

De notre envoyé spécial au Pérou, Jean-Paul Mari

Sentier lumineux: des "lumières" aux mains rouges

C'est la guérilla la plus violente du continent sud-américain, contrée par une répression d'une égale sauvagerie. Une terreur à la Pol Pot, sanglante et dogmatique, mais qui a fait son terreau de l'effroyable misère des « Indianos »

Le camion à bestiaux ramène les Indiens du marché. D'Ayaviri à Macari, à 1 200 kilomètres de Lima, la piste de poussière ocre chevauche la cordillère des Andes. A travers les planches disjointes du véhicule, les paysans regardent défiler cette terre qui ne leur appartient pas. Trois heures de silence au milieu d'êtres statufiés par le froid des hauts plateaux. Le temps de mesurer l'immensité d'une seule propriété, fertile mais en friche, avant d'atteindre le bout du chemin. En cul-de-sac, le village de Macari : une poignée de maisons en terre crue où les Indiens, le dos à la montagne, cultivent des carrés de rocailles.

Tout est dit en un voyage. Le reste se résume à quelques chiffres : 1 million d'habitants dans la grande région de Puno ; 4,5 millions d'hectares dont les trois quarts aux mains de propriétaires terriens ou d'empresas locales (propriétés d'Etat). Leurs clôtures métalliques encerclent les paysans indiens analphabètes et crève-la-faim. Ici, le revenu par personne n'atteint pas 500 francs par an. « *Le droit canonique ne dépassera jamais les 3 000 mètres* », a dit un jour un religieux brisé par un trop long séjour dans le pays ; à 4 100 mètres d'altitude, les Indiens de Macari portent sur leurs ponchos toute la misère du Pérou.

« *Le village grossit mais pas la terre* », explique Erasmo, un paysan de 22 ans, déjà vieux. A la lueur d'une lampe à pétrole, il parle en agitant ses mains noires et gercées, raconte la longue marche des hommes vers les grandes villes, les champs de coca ou la moiteur de la jungle amazonienne. Là-bas, il y a de l'or, mais aussi la tuberculose, les fièvres et les serpents. Les Indiens nés au sommet de la Cordillère n'y résistent pas longtemps et certains villages de la

région ne sont peuplés aujourd'hui que de femmes, de vieillards et d'enfants.

Erasmo étale sur la table des feuilles de papier couvertes d'une écriture gauche : la mémoire d'une lutte pour la terre. Un matin d'avril 1982, les représentants des communautés vont, leur chapeau à la main, dire au gérant de l'empresa voisine qu'ils sont en train de mourir de faim. Le fonctionnaire les écoute patiemment avant de les renvoyer vers l'Etat et sa loi. Les Indiens ne renoncent pas. Trois ans plus tard, le « dialogue » se brise sur le cri d'un gérant excédé : « *Vous n'aurez jamais un seul gramme de terre ! Vous êtes des fainéants alcooliques. Des Indiens !* »

Le 13 décembre 1985, les communautés paysannes organisent une « *marche du sacrifice* » et poussent leur bétail sur les terres revendiquées. Les gérants jettent aussitôt leurs ouvriers agricoles sur les villages révoltés. Guerre de gueux : les hommes de main, à peine moins misérables que leurs victimes, cassent à coups de gourdin les bras et les jambes des paysans et arrachent la langue des vaches « *qui ont mangé l'herbe de la propriété* ».

En février dernier, Lima intervient. Alan Garcia, le jeune président social-démocrate, signe un décret : la « *restructuration* » des terres se fera. Et vite ! Le président exige que tout soit réalisé en cent vingt jours. Macari a gagné ? Non. Le délai est écoulé, rien n'a été fait... Et, au début de l'été dernier, le Sentier lumineux est arrivé.

Le Sentier lumineux ! On vous en parle en baissant la voix avec un mélange de peur et de répulsion. Ou plutôt on ne vous en parle pas. Comme ce journaliste de Lima qui vous regarde bien droit dans les yeux et avoue : « *On ne sait rien sur le Sentier ! Ou si peu...* »

Le mouvement est né, au début des années 70, d'une de ces explosions en chaîne qui émettent les partis marxistes sud-américains, et du voyage d'un professeur de philo, Abimael Guzman, dans la Chine de Mao. Il en revient ébloui, rompt avec le PC et crée sous le pseudonyme de « *camarade Gonzalo* » le Parti communiste péruvien-Pensée Mao Zedong. L'intellectuel a lu Mariategui, fondateur du Parti socialiste du Pérou : « *Le marxisme-léninisme ouvrira le sentier lumineux qui mène à la révolution.* » Le Sentier lumineux sera le bras armé du parti et Abimael Guzman, aujourd'hui dans la clandestinité, son leader historique et charismatique. « *Après Marx ! Lénine ! Mao !... le camarade Gonzalo incarne la quatrième épée*

du marxisme-léninisme ! », scandent ses partisans. Les militaires qui fusillent ce genre de terroristes affrontent les regards de gosses de 15 ans qui tombent au cri de « *Viva el presidente Gonzalo !* ».

Quand, le 17 mai 1980, des inconnus silencieux brûlent les listes électorales d'une petite mairie d'Ayacucho, personne n'y prête attention : le Pérou fête la fin d'une longue dictature militaire. Quand les habitants de Lima découvrent des cadavres de chiens pendus à des réverbères, ils ne savent pas que le Sentier s'en prend à « *la clique révisionniste chinoise de Deng Xiaoping* ». Et quand l'agglomération de 6 millions d'habitants, le tiers du pays, se trouve plongée dans le noir pour le réveillon du jour de l'An, tout le monde croit à une mauvaise panne. Aujourd'hui, 40 % du pays vit en état d'urgence et le couvre-feu vient d'être pro-

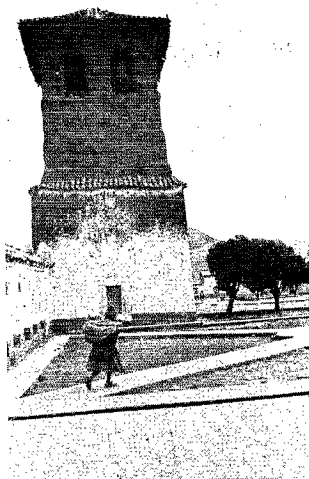
●
Attentats, exécutions quotidiennes : 40 % du pays vit en état d'urgence

longé de deux mois à Lima. Attentats, sabotages, exécutions quotidiennes : en six ans, la guérilla du Sentier a fait 8 000 morts.

Etrange Sentier. Sans lien avec l'extérieur, du haut de ses montagnes, il entend mener seul la révolution mondiale. Il faut affamer les villes corrompues, araser les institutions, créer des valeurs et un ordre nouveaux. L'ombre de Pol Pot passe sur les Andes. On se bat avec les armes trouvées sur les cadavres des policiers et la dynamite volée dans les mines mais aussi à coups de hache, de pierres, de marteau. Le Sentier parle rarement : « *L'information se fait par les actes* » et ils sont aussi sauvages que la répression militaire. La guerre sale constelle le pays de fosses communes et de charniers. On se découpe littéralement en morceaux. Le Pérou patauge dans le sang. Jusqu'à la nausée.

Le Sentier lumineux court le long des Andes. Et il a choisi de lancer sa nouvelle offensive sur les hauteurs déshéritées du lac Titicaca : dans la région de Puno, près du village de Macari. Après quatorze mois de propagande discrète, il est apparu ici le 18 juin dernier sur la

bérateurs”



Le village de Macari



Dans les rues le jour de l'élection du président Garcia

grande propriété de « Kunuaran ». Depuis ce jour, les paysans se signent quand ils passent devant l'entrée de la hacienda. « C'était un mercredi, jour de marché, à 8 heures du matin... », se rappelle sœur Maria Dolores. Comme d'habitude, un convoi de six camions emmenait près de trois cents paysans au marché d'Avaviri. La religieuse joint ses mains pour réprimer un tremblement : elle était assise à l'avant du cinquième véhicule. A la hauteur de la ferme, dix-huit hommes et femmes, armés de revolvers, de mitraillettes et de bâtons de dynamite, barrent le chemin. La plupart ont le visage masqué. « Vous savez qui nous sommes ? demande calmement l'un d'eux. Des guérilleros. Descendez. »

Assis dans la poussière du fossé, les villageois doivent présenter leurs papiers d'identité. Sur un signe de tête, une dizaine d'hommes sont sélectionnés et mis à l'écart. La religieuse s'avance. Le guérillero lui sourit : « Ah ! Vous êtes infirmière ? Alors, vous allez avoir du travail... ». Sœur Maria Dolores comprend : le sang va couler. « Nous sommes du Parti communiste péruvien [Sentier lumineux] », explique en espagnol l'homme au passe-montagne. La harangue va durer vingt minutes. Le guérillero parle de la pauvreté du peuple, de ceux qui se nourrissent de pommes de terre gelées et des autres qui mangent de la viande... « Le seul chemin est celui des armes. Nous allons vous rendre vos terres. Personne ne peut nous abattre. Macari va devenir un centre de l'organisation. »

Un autre guérillero ôte son foulard. La religieuse se rappelle son nom, « Carlos », sa politesse et les quatre grains de beauté sur son visage d'adolescent. Il répète les mêmes choses mais en quechua (langue locale). A 12 h 30, les discours sont terminés. Les guérilleros ordonnent à leurs otages la « restitution des biens au peuple » : le pillage ! Une heure plus tard, la propriété est en flammes. « Ils faisaient tout sauter à la dynamite. J'entends encore les cris de terreur de l'enfant d'un ouvrier de la propriété, dit sœur Maria Dolores. Dans ses deux poings serrés, le gosse tenait la clé de sa maison brûlée et un crucifix. »

Tout s'accélère. La dizaine d'hommes sélectionnés par le Sentier est poussée vers le patio. Il y a là un membre local de l'APRA (parti du gouvernement), quelques petits notables du village considérés comme des « abusivos » — des exploités — et deux paysans dont le nom ressemble un peu trop à celui d'une grande famille. Désespérée, une commerçante sort une liasse de billets de son corsage et implore la vie sauve pour son fils. L'argent est accepté et le jeune homme peut rejoindre les camions. Une autre vieille femme se jette elle aussi aux pieds de l'homme masqué en désignant un adolescent. « Carlos » pousse un cri de colère — le seul de la journée — et la repousse d'un signe de tête. Quand les camions chargés de paysans et d'objets volés quittent l'endroit, on entendra une courte rafale de mitraillette. On retrouvera les sept villageois abattus contre un mur, dont un homme de main de l'empresa, les yeux crevés et la langue arrachée. Sœur Maria Dolores pleure en silence.

Restitution des terres et des biens au peuple, exécution des « exploités », propagande et terreur... Le Sentier lumineux a commencé à

appliquer ici les méthodes qui lui ont si bien réussi à Ayacucho. Minutieuse stratégie, le Sentier ne laisse rien au hasard. Un texte rare décrit avec précision les cinq phases de la prise du pouvoir. D'abord la « période du pré-déclenchement de la guerre populaire prolongée » : activisme et propagande. Premiers résultats, grèves et mouvements sociaux, et début de la guérilla (deuxième phase). Ensuite la « période de déclenchement de la guerre populaire prolongée », avec la généralisation de la violence et la rupture définitive entre les masses et les autorités réactionnaires (troisième phase). Il ne reste plus qu'à créer des zones libérées et un gouvernement provisoire révolutionnaire (quatrième phase) avant la guerre totale et la prise du pouvoir. Aujourd'hui, le Sentier est entré dans la troisième phase. Lent travail.

Au début, les paysans se taisent, terrorisés, avant de participer à la guérilla. Il faut désintégrer la société dans ses moindres rouages, « limiter la capacité d'action, isoler et éliminer si

sans organisés et terroristes, bourreaux et victimes, dans une répression aveugle. Si loin de Lima, un paysan mort devient un terroriste hors de combat.

A Macari, les sinchis masqués ont débarqué à minuit. Les coups de feu ont fait exploser le silence de la montagne. « Ils ont défoncé les portes à coups de crosse, raconte un Indien, ils hurlaient "Où sont les terroristes ?" Ils ont volé, pillé et il baisse la tête, honteux] violé des femmes. » Les sinchis sont repartis à 5 heures du matin en menaçant : « Nous reviendrons. » Et ils sont revenus, le samedi suivant, en plein jour. Tout le village s'est retrouvé sur la place les bras en l'air. Un sénateur venu enquêter sur Macari a voulu protester. « Ici, la loi n'existe pas. Mains en l'air ! », lui a craché au visage le lieutenant qui dirigeait les opérations. Un soldat a appuyé son pistolet sur la tempe d'un paysan : « Chante ! », et l'Indien a entonné une vieille berceuse pour enfants. On n'a pas épargné l'église : le bruit des balles sur les cloches a résonné comme un glas. Ni son pré-

faire face, une société structurée comme les mineurs syndiqués de la région de Cerro de Pasco où la guérilla a connu son premier échec grave. Pas des paysans choqués et désespérés qui en sont réduits à penser qu'« après tout le Sentier aide d'abord les pauvres ». Course contre la montre.

Le président Alan Garcia a voulu faire de Puno la vitrine du développement gouvernemental : le Sentier a décidé de faire voler cette vitrine en éclats. La semaine dernière, le président, en visite dans la région, a même échappé à une tentative d'assassinat.

La terre, la violence, l'injustice et la corruption... Le Sentier lumineux joue sur tous les terrains. Et dans les montagnes oubliées des Andes, les fils d'Incas se répètent la légende d'Inkarri, le héros égorgé par les conquistadores espagnols, dont la tête et le corps sont séparés, signe du chaos actuel. Depuis, disent les anciens, le monde est à l'envers ; l'« Espagnol blanc » a brisé l'équilibre entre le monde d'en bas et celui d'en haut. Avant existait l'âge d'or du royaume inca, moment idéal où l'harmonie régnait. Dans certains villages, on fait encore s'affronter un condor et un taureau vivant (Inca contre Espagnol) au cours de fêtes sanglantes. Mais le temps n'est qu'une suite de cycles. Bientôt, le corps d'Inkarri sera à nouveau réuni et le monde retrouvera l'équilibre. Bientôt !

La révolution venue des montagnes du Sentier lumineux fait résonner ce mythe du retour de l'Inca et du messianisme andin. Mariage de deux utopies : le nihilisme dogmatique du Sentier trouve en écho la désespérance historique de l'Indien. Et pas seulement ce désespoir-là. Très loin, dans les villes de la côte, des milliers de paysans déracinés s'accrochent aux bidonvilles modernes. Ni ruraux ni citadins, ni paysans ni ouvriers, ni andins ni créoles, ils « flottent » dans une société incapable de les assimiler, avec une seule obsession : survivre au jour le jour en nettoyant les pare-brise aux feux rouges de Lima. A ceux-là le Sentier « offre une structure, des normes et des valeurs. Un exutoire à leur frustration. Un sens à leur vie inutile (1). »

A la ville ou à la campagne, le Sentier lumineux se nourrit de toutes les tares du Pérou moderne. Il fait son lit de cette tristesse profonde qui émane du pays comme cette poussière de Lima, capitale grise et délabrée, qui recouvre les murs, les plantes et les visages. Est-ce suffisant pour renverser le régime démocratique ? « Sans doute pas, analyse un spécialiste du Sentier, José Maria Salcedo, mais bien assez pour faire osciller dangereusement le pays entre l'instabilité chronique et la tentation de le militariser. » Le Sentier lumineux n'est pas une anomalie au royaume du Pérou, il apparaît plutôt comme le symptôme effrayant du mal qui le ronge.

Le remède ? A Macari, le père Miguel montre une chouette clouée sur le mur du presbytère. Son apparition a coïncidé avec les premiers morts du village. Alors les Indiens ont tué l'animal, bu son sang et mangé son cœur : « Ici, vous voyez, on en est encore au stade de l'exorcisme. »

JEAN-PAUL MARI ●

(1) Henri Favre, directeur au CNRS, interview à la revue péruvienne « Que hacer ? ».



Les sinchis, commandos antiguérilla, à l'entraînement

nécessaire » le plus petit fonctionnaire ou notable de village. Objectif immédiat : discréditer le gouvernement en le rendant impopulaire, écarteler le pays entre partisans et adversaires de l'Etat. Alan Garcia a juré de ne pas répondre à la barbarie par la barbarie. Il veut contrer la guérilla par une politique intensive de développement du trapèze andin. La jeune démocratie est devenue, de fait, l'ennemie numéro un du Sentier, qui cherche, lui, à militariser le pays pour « rendre la lutte plus claire entre les masses et les forces réactionnaires ».

Thèse d'illuminés ? A Macari, le Sentier a exposé les paysans à la répression, il les a compromis en les forçant à piller une propriété. Le pire est que le piège a parfaitement fonctionné ! Le village tremblait encore de la tuerie du mercredi, on avait à peine ramené à Macari à dos de tricycle les cadavres gelés que les sinchis sont arrivés. Les sinchis : l'unité spécialisée anti-guérilla. On peut les voir en plein jour sillonner, surexcités, les rues du centre de Puno, le torse nu maculé de sang d'animal, des têtes et des viscères de chiens plantés au bout de leurs baïonnettes en hurlant à l'adresse du Sentier : « Vous êtes des chiens et nous boirons votre sang ! » Conditionnés de la sorte incapables de parler le quechua, ils confondent pay-

tre, le père Miguel, traité de « rouge » et resté debout, bras levés, une baïonnette sur le ventre... « Ma tête me disait que j'allais rejoindre le Christ mais mes jambes tremblaient », dit aujourd'hui le padre avec un sourire fatigué.

Terrorisme et répression, double politique de la terreur. Impossible d'être neutre. Les Indiens de Macari n'ont pas le choix. Traumatisé, le village ne retrouve plus le sommeil. Au moindre aboiement d'un chien, au premier bruit de voiture, on se précipite aux fenêtres. Le Sentier ou les sinchis ? « Macari ne discerne plus le bien du mal », explique le padre. Plus grave : le choc a ressuscité les vieilles haines et les rancœurs. Macari se méfie de Macari. Les organisations de paysans, naguère fortes et unies, se délitent. La communauté se désintègre et, avec elle, tout ce qui pouvait résister à l'infiltration du Sentier.

Pendant ce temps-là, à Ayaviri, une partie de l'APRA et du PUM (extrême-gauche) se déchirent à coups d'attentats. Les groupes paramilitaires font sauter un local du parti, le domicile d'un député et même la radio de l'évêché jugée trop favorable aux paysans en lutte.

Et cette loi de restructuration qui n'arrive pas ! « Tout cela fait le désespoir des paysans et le jeu du Sentier », soupire le prêtre. Le Sentier n'est pas invulnérable mais il faut, pour lui